Document généré le 5 juil. 2025 17:48

Liaison

Des boîtes à surprises dans la tête d'une poupée

Guy Warin

Numéro 121, hiver 2003–2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/41603ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Warin, G. (2003). Compte rendu de [Des boîtes à surprises dans la tête d'une poupée]. *Liaison*, (121), 38–38.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Des boîtes à surprises dans la tête d'une poupée

Guy Warin

Donnez au dramaturge Larry Tremblay (*The Dragonfly of Chicoutimi*) un stylo de marque Parker plaqué or, une poupée, douze boîtes, un oignon et il vous crée *Le ventriloque* : une fable fantasmagorique sur la quête identitaire et les forces inconnues qui guident l'écrivain, une pièce à tiroirs, aussi mystérieuse – « mystère » signifie vérité cachée en latin – que magnifique et trompeuse, où surgissent comme des serpentins toutes ces *choses* refoulées que l'on appelle fantasmes et pulsions. Entourez le metteur en scène Claude Poissant d'une bonne équipe de concepteurs et de comédiens (Nathalie Mallette en tête) et offrez-lui ce texte gigogne, en forme de pirouette, qui fait la part belle à la manipulation et à l'imagination, et il vous crée une production parfois drôle, souvent troublante, à la fois porteuse et chargée de mystère, sur le pouvoir de la création. Comme il le souligne : « Les œuvres de Larry Tremblay sont habitées de ces mystères qui nous invitent au théâtre, à l'art. »

Tout commence – et finit – par une métaphore : une poupée, investie par l'âme de son manipulateur, raconte qu'elle a reçu pour son anniversaire une boîte qui contenait une boîte, qui en contenait une autre, etc. Puis le rideau rouge s'ouvre sur une chambre presque vide : une jeune fille, Gaby Létourneau, recroquevillée sur une petite table, tente d'écrire une histoire. Derrière elle, une porte ; à côté, un divan. À l'instar de Mallarmé qui consacra toute sa vie à concevoir le « Livre », « l'œuvre d'art totale », et qui disait « que tout, au monde, existe pour aboutir à un livre », Gaby, elle aussi, est bourrée de prétentions : elle désire « dépasser Balzac ». Tout simplement. Pendant quatre mois de nuits blanches, elle se consacre donc à écrire « le plus beau roman du monde » avec un stylo de marque Parker plaqué or – l'outil essentiel à la réussite – qu'elle a exigé de sa mère le jour de ses seize ans. Une fois le mot « fin » écrit, elle soumet son roman à son frère Aurélien, *le* véritable écrivain de la famille, qui, lui, a déjà remporté un prix littéraire pour son recueil de poésie *Le déluge de minuit*. Jaloux, il s'enfuit en Afrique avec le prétendu chef-d'œuvre de sa sœur. On retrouve son corps affreusement mutilé : poignets tranchés, cuisses, sexe et pieds brûlés, sans langue. Depuis ce jour, Gaby souffre d'un blocage : elle n'arrive plus à écrire. Plus rien. Le vide. Elle décide donc de prendre rendez-vous avec le docteur Limestone, psychanalyste dont l'approche thérapeutique est reconnue – grâce, dit-on, à un reportage publicitaire à la télévision. Commence alors une partie de dupes où, d'une scène à l'autre, l'on ne sait plus qui manipule qui. À l'image du prologue, les scènes s'emboîtent les unes dans les autres. Les personnages se dédoublent. Les fantasmes et les fantômes se manifestent. Nous entrons, tête première, dans le ventre de la création.

Cette création du Théâtre PàP, qui a raflé le Masque de la meilleure production 2001-2002 à Montréal, a quelque chose d'organique : on y cause, on y pense, on y joue, mais la tension est permanente et la chair, dominante. La mise en scène dépouillée, surréaliste – pour une fois que le mot est approprié –, et le jeu tendu, très physique, des comédiens y sont pour beaucoup : cris brefs, silences prolongés, numéros d'effeuillage, bruits venant des profondeurs du sous-sol. Cette théâtralité affichée fait du *Ventriloque* une œuvre extrêmement angoissante, toujours sous tension, à bout de nerfs, une vertigineuse plongée dans le puits sans fond de la création, qui, à chaque instant, justifie cette réplique du docteur Limestone : « Descends, Gaby, descends marche par marche, dans le vaste sentiment de la perte. »

Le ventriloque nous rappelle en fait que l'art est l'expression des inquiétudes de toujours. On mourait d'envie de créer la plus belle œuvre d'art du monde il y a cent ans ; on mourait de peur de ne pas y arriver – comme aujourd'hui. *Le ventriloque* nous rappelle également que la création est délire, foire de perceptions. L'écrivain, par exemple, ce cher ventriloque, lui qui manifeste la petite voix, au fond des âmes, et qui prête la sienne aux sans-voix, veut se faire entendre ; il veut « tout dire » et « le dire ». Mais comment ? Si la matière à dire ne grouillait pas tant ! Pour chaque idée, dix mots ; pour chaque mot, dix nouvelles idées, cent nouveaux mots, mille combinaisons possibles…

La littérature, le théâtre, les arts sont effectivement des boîtes, des portes, des cerveaux qui s'ouvrent sur une multitude de mondes possibles… « Combien de cerveaux vivent dans ton crâne rasé ? Énorme, ton roman. Une boîte énorme. D'ailleurs, est-ce un roman ? C'est une galaxie qui piétine le temps. » Et dire que *Le ventriloque* est aussi un livre, publié aux Éditions Lansman. ■

Le ventriloque *de Larry Tremblay, mis en scène par Claude Poissant, avec les comédiens Nathalie Mallette, Frédéric Desager, Nathalie Claude et Daniel Parent, était présenté du 22 au 25 octobre 2003 à La Nouvelle Scène. Cette production du Théâtre PàP bénéficiait de l'accueil du Théâtre de la Vieille 17.*

Guy Warin vient de compléter une maîtrise en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. Depuis peu, il est agent de communication au Théâtre français du Centre national des Arts d'Ottawa.